

**JEAN-PHILIPPE
PIERRON**

JE EST UN NOUS

Enquête philosophique sur nos interdépendances
avec le vivant



Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

SOMMAIRE

Prologue :

QUEL TEMPS FAIT-IL CE MATIN ? – P. 12

CONTREPOINT 1. – P. 20

GASTON BACHELARD ET LE VALLAGE : UNE ÉCOPOÉTIQUE

CHAPITRE 1. – P. 32

**ÉCOBIOGRAPHIE OU L'ÉCOLOGIE À LA PREMIÈRE
PERSONNE. ESSAI DE DÉFINITION**

CONTREPOINT 2. – P. 46

**ALDO LEOPOLD OU APPRENDRE À PENSER COMME UNE
MONTAGNE**

CHAPITRE 2. – P. 56

**ULYSSE AU VERGER OU L'HOMME QUI PLANTAIT DES
ARBRES**

CONTREPOINT 3. – P. 68

**ALBERT SCHWEITZER ET L'HIPPOPOTAME DU FLEUVE
OGOOUÉ**

CHAPITRE 3. – P. 76

J'AI MAL OU JOB LE FILS DE LA TERRE

CONTREPOINT 4. – P. 86

VAL PLUMWOOD ET L'ŒIL DU CROCODILE

CHAPITRE 4. – P. 96

LE SAUVAGE ORDINAIRE

CONTREPOINT 5. – P. 108

ARNE NÆSS, LE MARDALSFOSSEN ET LE SOI ÉCOLOGIQUE

CHAPITRE 5. – P. 118

EN PLEINE NATURE

Conclusion. – P. 132

TOUS ÉCOBIOGRAPHES

CAHIER D'EXERCICES ÉCOBIOGRAPHIQUES – P. 154

Notes – P. 158

Remerciements – P. 170

Crédits des citations – P. 176

*À mon père Jean P., fils d'André, fils
de Joseph, fils de Joseph, fils de Nico-
las, fils de Jean... fils des pins noirs et
de la grande forêt.*

*J'ai si grande crainte de la parole des hommes
Ils énoncent tout si clairement
Et ceci s'appelle chien et cela s'appelle maison
Et, ici, ça commence, et là-bas, ça finit. [...]
J'aime tant entendre chanter les choses.*

RAINER MARIA RILKE,
Premiers poèmes, 1909¹.

PROLOGUE

QUEL TEMPS FAIT-IL CE MATIN ?

Lors de la dernière canicule, nous étions déjà mi-octobre, je profitais de la douceur des rayons du soleil, de la chaleur enveloppante d'un été indien et du plaisir de flâner au jardin. Sauf que je n'étais ni en Inde ni en Californie. Jamais la météo ne m'avait alors semblé revêtir autant d'importance. Chaque jour passé sous ce beau temps m'apparaissait comme un jour volé à la froidure de l'automne. Chic réjouissance hédoniste, plaisir transgressif d'avoir pu dérober une journée de plus à l'hiver. "Encore une gorgée de soleil, s'il vous plaît ; laissez-moi profiter encore un petit peu de cette douce ivresse que procurent la lumière et la chaleur", avais-je envie de dire, sans trop savoir à qui d'ailleurs j'aurais dû ou pu le dire.

Simultanément, avec chaque jour de plus grappillé aux affres hivernales, ce motif de réjouissance devenait davantage, en discutant avec le voisinage, un motif d'inquiétude. J'entendais vibrer une sourde crainte dans la voix de mes voisins, que je partageais sans la formuler. Avec eux je me désolais de voir "mon" érable du Japon effeuillé d'avoir eu trop soif. Je partageais avec eux une même affliction relative à "nos" pelouses paillasonnées comme un champ de chaumes. Enfant, je ne comprenais pas le panneau "respectez les pelouses" ; jeune adulte, je me moquais du caractère incongru d'une telle exigence ; aujourd'hui, je vis d'une étrange proximité avec la vulnérabilité du monde végétal, avec ces créatures de la soif que sont arbres, herbes et plantules. Dans mon quartier tranquille, celui d'une petite ville d'Europe occidentale qui n'a pas connu la guerre depuis plus de soixante-dix ans, je partageais avec d'autres l'impression de vivre sous l'ombre menaçante d'une catastrophe qui ne dit pas encore son nom et dont on ne voit pas par où elle pourrait advenir.

Cette soudaine proximité, sinon compassion, avec les arbres et les plantes roussies, presque rôties, s'accompagne d'une lourde sensation d'inquiétude. Quelque chose est déréglé au royaume du Danemark, d'Europe et

d'ailleurs, dirais-je en des accents de tragédie shakespearienne. Ce temps qui se dérègle est un temps qui nous défait. Il n'y a guère plus futile que de parler de la pluie ou du beau temps. Et pourtant, ce sujet de conversation est peut-être un des plus populaires à l'échelle planétaire. Comme si cette relation tacite avec notre milieu devait être dite et partagée. Comme si notre climat intérieur entraînait en résonance avec le climat quotidien extérieur. Comme si nos climats intimes trouvaient à être portés, soutenus par ce fonds commun du météorologique. Comme si le temps qu'il fait était un temps qui nous fait. Mais pourquoi donc ?

La météo, à laquelle même nos sociétés anesthésiées consacrent des chaînes de télévision et de larges plages de diffusion, est probablement la manifestation la plus évidente de l'irruption du monde dans nos vies. Elle représente la partie émergée d'un énorme iceberg constitué de l'épais feuilleteage ou de la toile tissée serrée de tous ces liens faibles entretenus avec le chant des oiseaux, la qualité des lumières et des pluies, la présence vitale des autres vivants non humains et jusqu'à l'inorganique, qui en fait la force soutenance. Dans sa banalité, la météo est le premier degré de l'écobiographie. Je conte qui je suis en me racontant avec le chant du monde. Mais comment passe-t-on de considérations sur le climat extérieur à nos climats intérieurs ? N'est-ce pas que le climat, et avec lui plus largement toute la portance du milieu naturel, en ses textures minérales, lumineuses, acoustiques, etc., constitue cette trame de fond avec et dans laquelle nous tissons et écrivons nos vies ? S'enquérir du temps qu'il fait auprès de ses proches atteste inconsciemment le lien qu'ils entretiennent – l'entretien, ce beau mot du soin – avec leur environnement. Ce lien n'y trouve pas simplement un décor mais l'explicitation d'une participation avec la nature organique et inorganique. S'y acte involontairement le fait que cet environnement a un impact sur les vies humaines,

qu'elles sont donc liées indissolublement à plus qu'elles, à plus grand qu'elles, au monde dans toutes ses composantes et toutes ses dimensions.

C'est à démêler les liens entre soi, les autres et le monde organique et inorganique qui nous constituent que je voudrais m'attacher dans cet ouvrage. Car pour donner suite à la question "qui suis-je ?", il nous faut raconter notre histoire, intercalant entre l'écriture (*graphie*) et soi (*bios*) le rôle tiers du milieu naturel (*oikos*). Toute biographie en ce sens est une écobiographie. "Le chemin qui va de soi à soi fait le tour du monde", dit-on. Dans ce tour, qui peut être aussi un accordage, la nature occupe une place majeure. Le soi découvre, dans la définition de ce qu'il cherche à être et de ce qui le fait tenir, l'importance de l'autre que soi, pas nécessairement humain. Cette histoire explore nos ancrages et nos appartenances, nos désirs et nos attentes. Elle ose reconnaître les recoins cachés, discrets et ténus, qui nous attachent à la fragilité du monde. Elle est nourrie de toutes ces capillarités secrètes, mais parfois dites, qui nous lient et nous relient aux autres, aux animaux, aux végétaux, à la nature. Dans la précarité évanescence de leurs présences, elles nous soutiennent, nous font tenir debout sur la Terre et contribuent à une forme d'exploration et d'explicitation de soi. Cette histoire qui commence par le temps qu'il fait, je l'appellerai donc "écobiographie". Elle engage une écriture de soi faite de chair et de souffles, de parfums et de textures, avant qu'elle ne se fixe en phrases et en textes. Tout comme la géographie est une écriture du sol et de soi dans le sol, l'écobiographie articule un déchiffrement du soi vivant avec un territoire, dans et avec un souci de la Terre. Elle mobilise une interprétation de soi dans la chair vive de relations avec notre milieu où nous ne sommes pas au centre, ne cédant ni à la tentation de la disparition de soi dans un grand tout naturel, ni à l'exaltation d'un soi qui, pour se tenir en soi, s'affranchirait de tous liens.

Penser l'homme en ses appartenances charnelles avec la texture des vivants n'est pas le penser moins mais le penser mieux. L'écologisme n'est pas un antihumanisme. Dans nos vies, il y a des paysages qui sont des passages vers l'autre que soi par soi. Des paysages et non pas *le* paysage car le paysage, voire la nature, sont des mots trop vastes pour pouvoir être habités. Il y a ainsi, parmi eux, d'autres humains qui comptent et sur qui compter ; un arbre aux ramures offertes et non pas des plantes en général ; un fond de vallée creusée par une rivière et non pas la nature ; un animal de compagnie, de compagnie vraiment, ou la fugace étincelle bleutée du sauvage martin-pêcheur, et non l'animalité ; autant de traces de cette singulière présence. "La géographie est au sens premier du terme une écriture de la terre, on ne saurait mieux dire, ça m'écrase d'évidence ; l'immuable géographie de mes livres dessine un pays archaïque, un pays haut, pelu, bourru, violemment doux, ardemment rogue, perdu et retrouvé toujours, quitté et lancinant. [...] Si j'osais, si j'osais vraiment, si j'avais moins de peur et davantage de force, on ne passerait pas par les histoires, le roman, la nouvelle, on n'aurait pas besoin de ces détours et méandres charnus, on ne raconterait rien et le blanc monterait sur la page jusqu'à la noyer de silence. On ferait ça, on serait à l'os de l'étymologie, dans le poème des choses nues révélées, le vent, les arbres, le ciel, les nuages, la rivière, les odeurs, le feu, la nuit, les saisons. Il s'agirait de restituer un monde [...] et ma place serait là, enfoncée dans les pays et dans la rumination lente du verbe¹. " Je trouve, dans ces mots de romancière, l'enjeu de toute écobiographie. Conter, c'est se raconter avec la grande et épaisse texture du monde. Comment comprendre autrement que par un geste profondément éthique et politique l'idée qu'il s'agit là d'oser, à rebours de nos pudeurs qui sont aussi des normes intériorisées, d'oser vraiment chanter la joie tragique d'être au monde ?

Ce qui va suivre poursuivra, sur un triple plan, une même intention : valoriser une approche d'écologie à la première personne invitant à une réforme du soi écologique par une compréhension renouvelée de nos liens avec la Terre. Elle prépare et accompagne une réforme de nos manières de faire monde avec les autres, humains et non humains, avec ceux que Bruno Latour nomme les Terrestres².

À cette fin, un mot s'impose sur la construction de cet ouvrage. Il cherche à dire que nos expériences de nature sont polyphoniques. Ce qu'elles peuvent parfois avoir de solitaire à première vue se trouve solidaire des manières d'entente propres avec la nature qui caractérise une culture. Elles sont liées également aux grands moments d'élaboration ou de reprise symbolique, que les philosophies, avec d'autres et notamment les arts, condensent. Je tisserai le fil de ma propre écobiographie comme un exercice visant à attester la consistance des liens, d'ordinaire tus, qui me font être. Ce n'est pas une impudeur mais bien plutôt une interrogation portée sur l'incitation à la pudeur, qui peut être aussi une forme de contrôle et de discipline, sinon de violence symbolique que nos sociétés encouragent, en écrasant ces minuscules expériences qui nous constituent comme secondaires ou vaguement romantiques. M'encourager à (me) dire reconnaît, sans fanfaronnade, que moi aussi, modestement, j'ai appris non plus à exercer une emprise sur la nature mais à être en prise avec elle.

Un second fil narratif sera constitué de contrepoints évoquant les écobiographies de philosophes ou de penseurs de l'environnement. Leur présence et leur pensée introduiront, entrecouperont ou prolongeront mes analyses. Leurs concepts mettront des mots sur des expériences. Je le ferai en partant d'un étonnement. Certains et certaines philosophes, si soucieux de manier l'ascèse du concept avec ce qu'elle suppose de distanciation à l'égard de leurs émotions, n'ont pourtant pas craint de faire part d'une expérience de nature

très intime qui fut, pour eux, bouleversante. Ils ont su conjuguer une présence prosaïque et exigeante à un milieu avec une pratique intellectuelle informée et raffinée. Nous rencontrerons ainsi des penseurs qui ont un talent égal pour raconter la rencontre d'un crocodile, d'une louve ou d'une vallée et pour en faire l'analyse en termes de reconfiguration de soi. Une question doit nous habiter : pourquoi racontent-ils cette expérience de nature et pourquoi le font-ils à la première personne, le genre écobiographique s'imposant à eux comme une nécessité ?

Ce faisant, et ce sera le troisième fil de ce livre, il ne s'agira pas d'être intimidé par la pensée des auteurs mais de glisser nos expériences dans les leurs, comme on met ses pas dans ceux des premiers de cordée. Il s'agira de profiter de leurs descriptions pour oser nous livrer aux nôtres. Leurs élaborations conceptuelles, parfois très sophistiquées, d'une expérience de nature ne conduisent pas à affirmer que l'écobiographie serait le privilège de certains. Il y a de l'écobiographie avant la méditation du philosophe. Par contre, cette pluralité nous suscite toutes et tous, autant que nous sommes. Elle interroge sur la manière dont, manifestes ou cachées, nos relations à la nature sont pour nous consistantes et constituantes. Elle nous invite alors à oser nous dire, voire à écrire, chacun, chacune, notre propre écobiographie. Inciter à cet exercice de soi visant à s'adonner à sa propre écobiographie pourrait relever de ce que le poète Pierre-Albert Jourdan appelait des "exercices d'assouplissement"³. On peut s'exercer, s'entraîner et apprendre à se mettre à l'écoute de tous ces êtres et liens qui nous constituent intimement. Découvrir ainsi ce qui importe, ce qui compte véritablement pour soi en y prêtant attention, ne pourrait-il pas être un moyen, peut-être, de prendre ses distances avec une relation anesthésiée car instrumentale avec le monde, et, en commençant par se changer soi-même, de déboucher sur une écologie politique ? Soutenir l'écobiographie comme capacité à

se raconter, n'est-ce pas également un soutien éthique des capacités du sujet à se comprendre comme vivant parmi les vivants en vue d'une autre manière de faire monde commun ?